

## **Le Lauragais, cœur de l'Occitanie cathare.**

Jean Odol

Le Lauragais était certainement très peuplé aux 12<sup>ème</sup> et 13<sup>ème</sup> siècles car si nous suivons des spécialistes de démographie historique, nous observons des densités de l'ordre de 100 habitants au kilomètre carré ; à la même époque on comptait 273 églises et chapelles dans l'archidiaconé du Lauragais. Son identité s'affirme autour de Laurac qui apparaît dans l'histoire vers le milieu du 10<sup>ème</sup> siècle. Cette population était travaillée par des idées religieuses hérétiques dès la première moitié du 10<sup>ème</sup> siècle, et l'hérésie rencontre ici un terrain de prédilection.

Du 11<sup>ème</sup> au 14<sup>ème</sup> siècle, la hiérarchie féodale en Lauragais s'établissait de la façon suivante : au sommet le roi de France, le comte de Toulouse, le comte de Barcelone-Aragon, le vicomte de Carcassonne, les seigneurs de Laurac et les grandes familles : Hunaud de Lanta, les Roqueville.

Le roi de France n'a aucun pouvoir, lointain, ignoré des Occitans, très faible jusqu'à Philippe Auguste ; il règne sur un territoire minuscule de Paris à Orléans ; son rôle politique est nul avant 1209.

L'immense comté de Toulouse, d'Agen jusqu'au Rhône, est entre les mains de la puissante famille des Raimon ; Raimon IV est l'un des plus grands féodaux d'Occident, un des chefs de la Première Croisade, et qui se taille en Palestine un vaste domaine : le comté de Tripoli (où il meurt d'ailleurs) ; Raimon VI, le comte «cathare » qui manque de dynamisme ; Raimon VII le dernier, bon chef militaire qui se révèle au combat de Baziège. Les comtes sont alliés aux principales familles royales d'Occident ; Raimon V épouse Constance, sœur de Louis VII, Jeanne d'Angleterre, sœur de Richard Cœur de Lion est l'épouse de Raimon VI et mère de Rairnon VII ; une autre femme de Raimon VI est Eléonore, sœur du roi Pierre II d'Aragon ; Raimon VII épouse Sancie, autre fille d'Aragon. A l'intérieur du Comté, son autorité est très contestée par les grands vassaux comme le Comte de Foix et surtout le vicomte de Carcassonne. Les Trencavel (de Carcassonne) dominant Albi, Béziers, le Carcassès, le Razès et sont fréquemment en guerre avec les Raimon ; le vicomte possédait de très nombreux droits dans le Lauragais oriental.

L'influence du comte de Barcelone, puis roi d'Aragon remonte au 11<sup>ème</sup> siècle et perdure jusqu'en 1258 au traité de Corbeil par lequel il renonce à tous ses droits au Nord des Pyrénées ; ces droits sont souvent théoriques. Cependant, auparavant, en 1071, le comte de Toulouse Guillaume IV avait vendu pour 1432 onces d'or tout ce qu'il possédait dans la région de Laurac ; par contre, le comte de Barcelone reconnaissait la suzeraineté du comte de Toulouse sur Laurac. Ces liens féodaux

sont souvent inextricables, mais retenons l'influence de Barcelone dans la région de Laurac.

La grande famille des seigneurs de Laurac sont les propriétaires réels du sol dont ils perçoivent directement les revenus ; ils disparaissent avec la Croisade qui pratiquement dépossède toutes les familles autochtones au profit des seigneurs français souvent premiers compagnons de Simon de Montfort. Les Laurac ont laissé dans l'histoire du Lauragais quelques figures intéressantes : Sicard 1 de Laurac, seigneur de Laurac le Grand, Avignonet, Castelnaudary, Molandier « et autres lieux en Lauragais », Aymeric de Montréal massacré au siège de Lavour en 1211 ; Guiraude de Laurac martyrisée au même siège de Lavour ; le dernier seigneur, Bernard Oton de Niort, se réfugie dans le Pays de Sault et se soumet au roi en 1240.

L'Eglise catholique avait mis en place un vaste diocèse dans le cadre duquel se développe l'archidiaconé du Lauragais ; il se déroule sur une immense surface, depuis Toulouse jusqu'à l'Andorre, et aux confins des diocèses de Carcassonne et d'Albi ; il était vraisemblablement sous administré et c'est la raison pour laquelle, en 1317, il est divisé en une série de diocèses nouveaux, beaucoup plus petits : Montauban, Rieux, Lavour, Saint Papoul, Pamiers (créé en 1295), Lombez, Mirepoix. Le diocèse du Lauragais ou de St Papoul était plus réduit que le Lauragais actuel ; centré sur Castelnaudary et St Papoul, il englobait cependant les terres d'Avignonet. Par contre l'archidiaconé de Lauragais aux 12 et 13<sup>èmes</sup> siècles, est très bien connu car il était donné traditionnellement au prévôt de la cathédrale Saint Etienne de Toulouse ; son fameux livre nous fournit la liste des paroisses qui paient un impôt au prévôt, soit 270 environ (contre 170 aujourd'hui).

Un trait particulier de la Géographie religieuse du Lauragais aux 12-13<sup>èmes</sup> siècles est la rareté des établissements monastiques : une véritable lacune ; les monastères sont sur les lisières du Lauragais et, pour certains d'entre eux, leur complicité avec les cathares est évidente. Saint Pierre de Vénéry a disparu très tôt, Ste Marie de Sorèze a joué un certain rôle contre les hérétiques notamment contre les Roquefort retranchés dans leur forteresse au-dessus des gorges du Sor ; Villelongue, abbaye de Citeaux, a eu un rôle actif du côté des Croisés et son patrimoine s'est agrandi de biens confisqués. La plus prestigieuse abbaye est celle de Boulbonne, ordre de Citeaux (à 4 km au Sud de Mazères) où se font inhumer les comtes de Foix dont les sympathies pour les hérétiques sont bien connues : ainsi Raimon Roger, dont la sœur Esclarmonde reçoit le consolament à Fanjeaux et dont l'épouse Philippa dirige une Maison de Parfaites à Dun ; Raimon Roger était un prince mort au cours d'un siège dans la guerre contre l'Eglise catholique et malgré cela sa dépouille fut accueillie à Boulbonne. Pierre de Vaux de Cernay ne parle

jamais de l'abbaye dans « l'histoire albigeoise » ; l'évêque cathare Guilhabert de Castres sort de Castelnaudary lors du siège de 1270 et passe une nuit à Boulbonne. Les familles nobles du Lauragais sont pratiquement toutes cathares mais leurs liens avec Boulbonne sont exempts de toute hostilité. Une seule abbaye est au cœur du Lauragais : les bénédictins de St Papoul ; mais pour eux également leurs rapports avec l'hérésie sont très ambigus et leur sympathie est évidente pour leur seigneur Jourdain de Roquefort, cathare avéré ; le père de Jourdain, Guillaume, avait assassiné l'abbé d'Éaunes, établissement cistercien près de Muret ; malgré cela, Jourdain cède de nombreux biens à St Papoul dont il était vraisemblablement le co-seigneur et est inhumé dans le cloître vers les années 1230.

Pour les moniales, le Lauragais est encore vide de tout établissement les accueillant ; la maison la plus proche est Rieunette, (dans les Corbières, à 20 km au Sud Est de Carcassonne), le symbole de ce manque, c'est la création de St Dominique, Prouille, au pied de Fanjeaux, en 1206, pour les femmes cathares ramenées au sein de l'Eglise romaine.

La situation originale de l'Eglise catholique, de son administration, de l'absence d'un réseau d'abbayes a certainement favorisé les progrès de l'hérésie au 12<sup>ème</sup> " siècle et notamment la multiplication des Maisons cathares.

Le Lauragais, aux temps des cathares, est une riche région agricole ; elle l'était déjà à l'époque gallo-romaine et Jules César parle de Toulouse ceinte de collines couvertes de céréales (vraisemblablement du blé et de l'orge). Les sols exceptionnellement fertiles sont les terreforts et les boubènes, terres particulièrement favorables à la production des grains. Nous connaissons cette agriculture médiévale de façon précise grâce à une enquête de 1340 sur les granges du monastère de Prouille près de Fanjeaux, avec des terres situées près du monastère mais aussi à Villefranche et dans la Montagne Noire (forêt de Ramondens). De vastes forêts n'étaient pas encore défrichées comme celle de Pouze, la forêt des Hospitaliers à Montesquieu, la forêt royale de Nailloux, les forêts autour de St Papoul ; une immense forêt marécageuse de la gouttière centrale commençant à Labège et s'étirant jusqu'à Naurouze (elle disparaîtra au 18<sup>ème</sup> siècle). La forêt joue un grand rôle dans l'économie rurale des 13-14<sup>èmes</sup> siècles avec production massive de glands (unique nourriture pour les porcs), bois de chauffage, bois d'œuvre pour les maisons, bois pour les instruments aratoires, produits de cueillette. Les seigneuries sont de grands domaines agricoles de plusieurs centaines ou plusieurs milliers d'hectares ; elles sont divisées en deux

parties : la réserve et les tenures ; les paysans tenanciers doivent mettre en valeur la réserve seigneuriale et payer des redevances au seigneur.

Les plantes cultivées sont le froment, l'épeautre, le seigle (très peu), l'orge (avec la farine on fabrique du pain, très courant), le miel ; ensuite les légumes comme choux, navets, mais aussi fèves, pois chiches, lentilles ; en saison froide, la base de l'alimentation est composée de soupes et de fèves. La vigne est omniprésente malgré la médiocrité du vin. L'outillage est celui des gallo-romains; une charrue sans roue - l'arnès- ou araire, avec une pièce métallique en fer et triangulaire : la reille qui tranche la terre horizontalement et dont les reproductions figurent fréquemment sur les stèles discoïdales. Les rendements sont faibles, malgré l'utilisation des fumures à Prouille dont les terres sont remarquablement conduites par des grangiers et des salariés ; quelques chiffres, à manier avec beaucoup de prudence :

Nom de la grange	Froment	Seigle	Orge	Avoine	Légumes
Ramondens		4,5			
Saubens (Bram)	6	8,5		7	
Le Cammas (Fanjeaux)	6,5		11,5	3,7	17
Saint Pierre			16		

Avec ces chiffres, il ne faut pas en conclure qu'il s'agit des rendements moyens de l'agriculture du Lauragais au 14<sup>ème</sup> siècle. Cependant on peut affirmer que le Lauragais était un fromental dans ces années qui précèdent la peste de 1348 ; la culture du froment représente la moitié des revenus céréaliers des granges, l'orge environ 30% ; l'avoine 7%, le mil 3%, les légumes et le seigle 1% ; l'orge occupe une place importante car sa farine sert à préparer du pain, l'avoine est peu répandue car il y a très peu de chevaux en Lauragais ; le mil, rare également, est une céréale de développement récent.

L'élevage représente en valeur un quart des revenus céréaliers de Prouille ; bœufs et mulets pour les labours et les transports. L'élevage ovin est massif : 2500 bêtes pour l'ensemble des granges des Dominicaines, avec deux races distinctes : l'une à laine grossière fournit de la viande ; l'autre, dont la laine délicate est filée et teintée sur place. Beaucoup de porcs, près des forêts. Cette polyculture repose sur de longues jachères qui durent deux ans sur une parcelle et les moutons utilisent alors ce pâturage, mais le blé n'apparaît donc qu'une année sur trois. La production du blé reste l'objectif principal pour se nourrir ; le pain se présente sous trois types principaux : le pain de couvent, très blanc, le meilleur ; le pain de maîtres, d'une

qualité inférieure, est « réservé » au cuisinier et au clerc qui surveille la taille des bois et les hôtes ; pour les forestiers et les pauvres : le pain d'orge.

L'agriculture du Lauragais, au temps des cathares (11-12-13<sup>èmes</sup> ) nourrit convenablement une population de plus en plus nombreuse ; a-t-on atteint le chiffre de 100 habitants au kilomètre carré, à la fin du 13<sup>ème</sup> ? Cette surpopulation explique les famines qui apparaissent dès 1310, se répètent ensuite souvent, le tout accru par la terrible peste de 1348.

Après les paniques de l'An 1000, la fin attendue du monde, l'Apocalypse, la venue sur terre de Jésus pour 1033, les populations se remettent à espérer, de lents progrès économiques se déroulent jusqu'à la fin du 13<sup>ème</sup> siècle, le pays «se couvre» d'un blanc manteau d'églises romanes. Mais en même temps, des mouvements de contestation anti-Eglise catholique apparaissent dès les années 1020 ; le catharisme est le principal ; des hypothèses d'historiens le font venir du Moyen Orient, le présentant comme un grand mouvement issu de Zoroastre, d'Arius, de Manès ou encore le catharisme est-il venu, apporté par les Croisés rentrant de la deuxième Croisade 1147-48 ? Ou encore, le bogomilisme qui apparaît sûrement en Bulgarie vers 950 est-il passé en Bosnie, puis en Italie du Nord, puis en Occitanie ? Ces hypothèses ne sont pas à rejeter, mais il faut aussi prêter la plus grande attention à des mouvements spontanés ayant pour cadre l'Occitanie, sans intervention extérieure.

Des documents récents (publiés en 1992) illustrent quelques événements troublants ; ainsi un prêtre nommé Odalric prêche contre le culte rendu à la statue de Sainte Foy de Conques ; Lambert, un habitant de Millau, injurie publiquement la statue de la sainte ; un paysan du Bazadais tient des propos semblables à ceux des hérétiques ; l'hérésie est dénoncée dans une charte par Guillaume V, duc d'Aquitaine (3 août 1016). Surtout l'hérésie est démasquée par le chroniqueur Adémar de Chabannes ; dans sa Chronique, il écrit : «en 1022, à cette époque, dix des chanoines de Sainte Croix d'Orléans, qui semblaient plus religieux que les autres, furent convaincus d'être des manichéens. Comme ils refusaient de revenir à la foi, le roi Robert les fit d'abord dépouiller de leur grade sacerdotal, puis expulser de l'Eglise et enfin il les fit brûler ». Enfin un peu plus loin, toujours pour l'an 1022 : «cependant, près de Toulouse, furent aussi découverts des manichéens et ils furent brûlés ; apparus en diverses régions de l'Occident, ces messagers de l'Antéchrist s'efforçaient de se dissimuler dans des cachettes et corrompaient autant d'hommes et de femmes qu'ils pouvaient ». Ces hérétiques, ces manichéens ont des dénominateurs communs, ils sont violemment hostiles à l'Eglise catholique, aux cultes des saints, ils rejettent la Croix ; ils tiennent « pour rien les honneurs », « ils délaissent les biens de ce monde », « ils s'abstiennent de dire du mal de quiconque, ils simulent la chasteté et condamnent le mariage ; ils jeûnent comme des moines,

ne boivent pas de vin ». Il est donc certain que tout porte à croire, que dès les années 1000-1020, et selon les mots mêmes du moine Erbert « une nouvelle hérésie est née en ce monde » ; elle n'a pas fini de faire parler d'elle.

Saint Bernard est un des religieux les plus célèbres du 12<sup>ème</sup> siècle, un prédicateur passionné et un organisateur inégalé. Moine à Cîteaux, il est le fondateur de l'abbaye de Clairvaux et il formule la Règle de l'Ordre de Cîteaux, l'un des ordres religieux les plus célèbres d'Europe qu'il couvre d'un réseau de plus de 700 monastères, aux 12 et 13<sup>èmes</sup> siècles ; Saint Bernard est aussi l'auteur de la Règle de l'Ordre des Templiers, enfin c'est lui qui prêche la seconde Croisade. Il vient à Verfeil dans le cadre de la lutte qu'il mène contre un hérésiarque particulièrement écouté : Henri de Lausanne, un moine apostat, que Saint Bernard qualifie de lettré, arrive au Mans en 1116, puis il s'enfuit à Poitiers, à Bordeaux, en Provence (en 1134). Il se réfugie enfin dans un pays qui lui permet d'étaler sa doctrine au grand jour, en toute tranquillité, à Toulouse où le comte Alphonse Jourdain ne fait rien contre les hérétiques qui se multiplient sur ses terres. En 1145, la situation est telle dans le pays toulousain qu'un légat pontifical décide d'intervenir lui même devant l'absence totale de réaction des autorités locales ; il convoque St Bernard à Bordeaux et l'on décide d'organiser une mission dans la région de Toulouse - Albi.

Saint Bernard et ses compagnons, dont le chroniqueur Geoffroy d'Auxerre, arrivent à Toulouse en juin 1145 ; leur succès à Toulouse puis Albi est éclatant. Il en fut autrement à Verfeil, sur les confins du Lauragais ; le saint se rendit en l'église pour prononcer un sermon ; il s'en prit d'abord aux seigneurs du castrum, à ces chevaliers dont la protection qu'ils accordaient aux hérétiques avait permis le développement des idées condamnées. Se voyant ainsi visés, les chevaliers quittèrent le sanctuaire, suivis du menu peuple ; Saint Bernard sortit sur leurs pas et continua à prêcher sur la place publique. Une partie des habitants rentrèrent alors dans leurs maisons et firent du vacarme en frappant sur les portes, afin que ceux qui étaient restés sur la place ne puissent même pas entendre les paroles de Bernard ; alors le saint homme secoua la poussière de ses pieds, pour témoigner qu'ils étaient poussière et qu'ils retourneraient en poussière ; il partit et se retournant vers le village, il le maudit en disant : Verfeil que Dieu te dessèche. Verfeil se nommait en latin « *viride folium* », verte feuille.

L'échec de Bernard démontre que l'hérésie était fortement implantée en Lauragais, à cette date, ses progrès sont dus à la protection de la petite noblesse rurale fortement acquise à l'hérésie, et beaucoup de Parfaits sont d'origine noble ; ce sont les seigneurs de St Félix qui protègent le concile de 1167.

St Félix est situé entre Toulouse et Revel, à huit kilomètres de cette dernière ville. Le village est sur le front d'une cuesta calcaire dominant la haute vallée d'une des branches supérieures du Fresquel dont les eaux s'écoulent vers l'Est, affluent de l'Aude.

En 1167, à Saint Félix de Caraman un grand rassemblement de dignitaires cathares s'opère à l'initiative des hérétiques de Toulouse ; certains venaient de très loin comme Robert d'Epéron venant de France et Marc cheminant depuis la Lombardie. L'assemblée est placée sous la direction d'un pape dignitaire bogomile, Nicéas, arrivé de Constantinople. Les cathares se donnent une structure administrative avec la création de quatre évêchés, chacun dirigé par un évêque ; les évêchés sont bien délimités, bornés après arbitrage.

Une Contre Eglise dualiste est donc née à St Félix en 1167.

Le choix de St Félix n'est pas dû au hasard, mais deux raisons paraissent justifier pareille localisation : assurer la sécurité de l'assemblée cathare, les nouveaux évêchés cathares Toulouse et Carcassonne allaient poser des problèmes quant à leurs limites territoriales, St Félix est au centre d'un triangle Toulouse – Albi - Carcassonne, c'est à dire au cœur de cette zone qui allait donner lieu à bornage.

La sécurité des lieux et de rassemblement devrait être garantie pour protéger de hauts personnages venus de fort loin. Le seigneur du lieu est Guillaume de St Félix, un personnage des plus importants pour l'époque et qui était aussi viguier de Carcassonne pour les Trencavel ; les seigneurs de St Félix étaient placés sous la suzeraineté du vicomte de Carcassonne et aussi, semble-t-il du comte de Toulouse, mais une suzeraineté toute théorique et l'autorité du vicomte ou du comte paraît bien aléatoire dans cette région du Lauragais, car trente ans plus tard, Jeanne d'Angleterre, femme du comte Raymond VI devra faire le siège du castrum des Cassès contre les seigneurs rebelles de St Félix. Le dernier seigneur de St Félix, Raimond Guilhabert, lègue sa terre en 1215 au comte de Foix. En 1245, devant les Inquisiteurs, c'est Raymond de Roqueville, seigneur des Cassès et de Montgiscard et membre éminent d'une célèbre famille cathare, qui dépose au titre de la localité à St Félix.

Voici l'acte de naissance des évêchés cathares d'Occitanie :

« En l'An 1167 de l'Incarnation du Seigneur, au mois de mai, en ces jours-là, l'Eglise de Toulouse amène le pape (ou pope, ou le Père) Nicéas au château de St Félix et une grande multitude d'hommes et de femmes de l'Eglise de Toulouse et des autres Eglises voisines s'y réunit pour recevoir le consolament que monseigneur le pape Nicéas se mit à conférer.

Ensuite Robert d'Epéron, évêque de l'Eglise des Français, vint avec son conseil, Marc de Lombardie, vint de même avec son conseil. Sicard Cellier,

évêque de l'Eglise d'Albi, vint avec son conseil. Bernard Cathala vint avec le conseil de l'Eglise de Carcassonne, et le conseil de l'Eglise d'Agen fut là.

Tous réunis de façon innombrable, les hommes de l'Eglise de Toulouse voulurent avoir un évêque, et élirent Bernard Raimond. De même Bernard Cathala et le conseil de l'Eglise de Carcassonne, requis et invités par l'Eglise de Toulouse, et de l'avis, la volonté et la décision de monseigneur Sicard Cellier, élirent Guiraud Mercier. Les hommes d'Agenais élirent Raimond de Casals.

Puis Robert d'Epernon reçut le consolamentum et l'ordination d'évêque pour qu'il soit évêque d'Albi.

De même Marc reçut le consolamentum et l'ordination d'évêque pour être évêque de l'Eglise de Lombardie.

De même Bernard Raimon reçut le consolamentum et l'ordination d'évêque pour être évêque de l'Eglise de Toulouse.

De même Guiraud Mercier reçut le consolamentum et l'ordination d'évêque pour être évêque de Carcassonne.

De même Raimond de Casals reçut le consolamentum et l'ordination d'évêque pour être évêque d'Agen ».

D'après ce document, nous connaissons la composition de l'assemblée cathare de St Félix avec les principales personnalités :

Nicetas, venant de Constantinople et invité par l'Eglise hérétique de Toulouse, car cette dernière a pris l'initiative d'organiser le concile.

Robert d'Epernon, évêque des français (Epernon, lieu inconnu par les textes, d'après Duvernoy).

Marc de Lombardie (ce dernier terme signifie ici Italie).

Sicard Cellier et son conseil de l'église d'Albi.

Bernard Cathala et le conseil de Carcassonne

Le conseil de l'Eglise d'Agen (« les hommes d'Agenais »)

L'assemblée procède à la création de trois nouveaux évêchés cathares : Agen, Toulouse, Carcassonne, et confirme le 4<sup>ème</sup> : Albi.

Le territoire des évêchés est précisé par une charte de bornage .

L'existence même de ce document traduit des difficultés pour tracer les limites entre les évêchés cathares de Toulouse et de Carcassonne, pour Albi l'évêché hérétique coïncide à peu près avec le catholique ; mais par ailleurs, il faut un bornage et une conciliation ; voici le texte :

« Après quoi le pape Nicétas dit à l'Eglise de Toulouse : « Vous m'avez dit de vous dire si les coutumes des Eglises primitives étaient légères ou rigoureuses. Je vous dirai que les Sept Eglises d'Asie ont été séparées et délimitées entre elles, et aucune d'elles ne faisait quoi que ce soit contre les droits de l'autre. Et les Eglises de Romanie (l'empire byzantin), de Dragovitsie ( diocèse de Macédoine, situé à l'Ouest de Salonique), de Mélinguie ( région de la presqu'île du Péloponnèse), de

Bulgarie ( région autour de Sofia) et de Dalmatie (dans la Croatie actuelle : zone en bordure de la mer Adriatique) sont séparées et délimitées, et aucune ne fait quoi que ce soit contre le droits de l'autre. Et ainsi elles ont la paix entre elles : faites de même ».

L'Eglise de Toulouse choisit Bernard Raimond, Guillaume Garsias, Ermengaud de Forest. Raimond de Baimiac, Guilabert de Bonvilar, Bernard Guilhem Contor, Bernard Guilhem Bonneville et Bertrand d'Avignonet pour qu'ils soient arbitres du bornage.

L'Eglise de Carcassonne choisit Guiraud Mercier, Bernard Cathala, Grégoire, Pierre Caldemas. Raimond Pons, Bertrand Mouly, Martin de la Salle et Raimond Guibert pour qu'ils soient arbitres du bornage.

S'étant réunis et ayant délibéré, ils dirent que l'Église de Toulouse et l'Eglise de Carcassonne seraient divisées selon les évêchés : le territoire qui s'étend du côté de Toulouse depuis la limite entre l'évêché de Toulouse et l'archevêché de Narbonne en deux endroits et la limite entre l'évêché de Toulouse et l'évêché de Carcassonne : à partir de Saint Pons, la montagne, entre le château de Cabaret et celui d'Hautpoul, la séparation entre les châteaux de Saissac et de Verdun, entre Montréal et Fanjeaux et la limite entre les autres évêchés de la sortie du Razès jusqu'à Lérída : que ce territoire soit dans le pouvoir et l'administration de l'Église de Toulouse.

Et que l'Eglise de Carcassonne ainsi délimitée et divisée ait en son pouvoir et son administration tout l'évêché de Carcassonne et l'archevêché de Narbonne et le reste du territoire ainsi délimité et indiqué de la mer jusqu'à Lérída.

Que ces Eglises soient délimitées, comme il a été dit, afin qu'elles aient la paix et la concorde entre elles et qu'aucune ne fasse rien contre les droits de l'autre.

Sont témoins et garants de ceci Bernard Raimond, Guillaume Garcias, Ermengaud de Forest, Raimond de Baimiac, Guilabert de Bonvilar, Bernard Guilhem Contor, Bernard Guilhem Bonneville et Bertrand d'Avignonet.

De l'Eglise de Carcassonne, Guiraud Mercier, Bernard Cathala, Grégoire, Pierre Caldemas, Raimond Pons, Bertrand de Mouly, Martin de la Salle et Raimond Guibert.

Tous donnèrent et dirent à Ermengaud de Forest de rédiger et faire l'acte de l'Eglise de Toulouse et de même ils ordonnèrent et dirent à Pierre Bernard de rédiger et faire l'acte de l'Eglise de Carcassonne. Et ainsi fut fait et exécuté. »

Les évêchés cathares ainsi délimités correspondent à peu près exactement aux évêchés catholiques ; c'est dans le Razès que les limites de l'évêché de Toulouse et l'archevêché de Narbonne sont mal précisées.

L'importance historique du rassemblement et des Actes de St Félix est évidente ; ils sont le témoignage d'une hérésie qui s'organise, se structure dans une sorte de contre Eglise, avec ses évêques et ses évêchés bornés.

Avant St Félix, le catharisme progressait, ses adeptes se multipliaient ; St Félix est le jalon qui marque la transformation des communautés spontanées, drues et peu précises dans leur définition, en véritables Eglises chrétiennes, administrées par un évêque (l'on ne parle pas encore de Fils majeur et Fils mineur), qui s'ordonnent en vue d'une plus grande efficacité dans la propagation de la foi.

Le catharisme est devenu un phénomène de masse ; la contre Eglise cathare bien organisée affronte rapidement de rudes épreuves : appel de Raimond V et la pré-croisade 1171-1181.

Les cathares ont leurs propres cimetières ; avec le soubassement de documents attestant leur présence, ainsi Guillaume de Puylaurens, dans sa chronique, écrit «qu'ils avaient des cimetières dans lesquels ils enterraient en public ceux qu'ils avaient hérétique » ; on connaît cinq cimetières dont quatre en Lauragais : Puylaurens, Saint Paul Cap de Joux, Montesquieu, Saint Martin Lalande ; le cinquième se situe à Lordat, dans l'Ariège, au Nord de Luzenac. A Puylaurens y fut inhumé le chevalier Peitavi de Sorèze, avant la Croisade ; Guilhabert de Saint Paul, seigneur de Saint Paul Cap de Joux fut consolé, amené à la Maison des Parfaits et enterré dans leur cimetière. A Montesquieu, la tradition locale place le cimetière cathare au lieu dit le Rouquet ; il est certain qu'un cimetière très vieux a existé en ce lieu mais est-ce l'ensemble des sépultures cathares ? Actuellement, un petit calvaire, vraisemblablement du 18<sup>ème</sup> siècle, perpétue le souvenir de la nécropole ; Bernard de Montesquieu et son frère Guillaume de Villèle, seigneur de Montesquieu y sont enterrés, de même que d'autres de Villèle, seigneurs de Nailloux, et encore des membres de la famille des Roqueville seigneurs de Montgiscard. Les cathares méprisaient le corps de l'homme et leurs cimetières ne devaient comporter, avant 1209, aucun signe particulier car il semble bien qu'ils n'y ait pas de symbolique cathare. Après 1209, la chasse aux Parfaits commence et toute la population fit une mort catholique et bénéficie d'une sépulture dans le cimetière paroissial catholique, mais si l'inquisition découvre qu'un cathare est en terre consacrée, elle le fera exhumer et brûler.

Dans de nombreux villages du Lauragais on observe des Maisons de Parfaits et des Maisons de Parfaites ; il s'agit d'un bâtiment abritant un groupe de 4 à 5 Parfaits vivant selon une Règle très stricte (nombreuses prières nocturnes), travaillant de leurs mains (ils sont généralement tisserands), recevant et soignant des malades (donc sorte d'hospice), donnant parfois une instruction aux enfants, préparant des novices à recevoir le consolament, administrant ce même consolament aux mourants. Les micromonastères mêlés à la population sont la cause principale du succès et des progrès du catharisme dans les castra lauragais.

La liste des villages avant des Maisons communautaires est particulièrement longue et elle est le meilleur document illustrant l'imprégnation cathare ; ainsi : Auriac (5 Maisons entre 1205 et 1210), Avignonet, Baraigne ( la noble Saure de Baziège y tient une Maison avant 1215) ; Baziège (2 Maisons), Bram, Cambiac, Caraman (plusieurs Maisons vers 1209), les Cassès (une Maison est tenue par Alazaïs de Roqueville), Castelnaudary ( Blanche de Laurac y tient une Maison vers 1205), Fanjeaux (plusieurs Maisons), Fourquevaux, Gaja la Selve, Gardouch, Gibel (les hérétiques y vivent et travaillent publiquement vers 1209), Issel (deux Maisons), Labécède (une importante communauté de femmes), Lagarde, Lanta, Lasbordes (plusieurs communautés de Parfaits vers 1205), Laurac, le Mas Saintes Puelles, Mirepoix, Montauriol, Montesquieu (10 Maisons), Montferrand, Montégut. Montgaillard, Montgiscard, Montmaur (avec des ateliers de savetiers et de couturiers), Roquefort, les Cammazes, Saint Félix (plusieurs Maisons vers 1205), Saint Germier, Saint Julia, St Martin Lalande, Saint Michel de Lanès, Saint Paul Cap de Joux (plusieurs Maisons vers 1203, siège de l'évêché cathare du Toulousain, un cimetière), Saint Paulet, Sègreville, Vauré, Verdun (un atelier de tissage vers 1205), Verfeil, Villeneuve la Comptal, Villepinte, Villesisclé ; au total 45 villages Lauragais possèdent des Maisons.

Les sièges des diacres forment la densité la plus élevée de toute l'Occitanie ; ils sont à Lavour, Verfeil, Lanta. Caraman, Auriac, Saint Paul Cap de Joux, Puylaurens, Vauré, St Félix, Les Cassès, Montmaur, Laurac, Fanjeaux ; en dehors du Lauragais : Mirepoix et Montréal ; soit 13 dignitaires dans le Pays des Mille Collines.

On possède une très abondante documentation sur Fanjeaux car c'est ici que St Dominique s'établit vers 1206 pour lutter contre l'hérésie. Les Parfaits y sont nombreux comme Guillaume de Carlipa qui est à Fanjeaux trente ans avant la Croisade ; il allait parfois manger chez une de ses voisines, Marquèse Gasc,

qui lui donnait du pain, du vin et des noix. Dans les dernières années du 12<sup>ème</sup> siècle, Guilhelme de Tonneins, une dame noble dont une fille et deux petites filles allaient être Parfaites à leur tour, dirigeait une communauté de femmes ; quand sa petite fille allait la voir, elle lui donnait du pain, des noix et des fruits ; cette Maison était un véritable couvent où l'on élevait dans la religion cathare des jeunes filles, voire des fillettes. Nombreux étaient les Parfaits installés à demeure, comme Pierre Belhomme ou Arnaud Clavel qui recevaient dans leur Maison la visite des nobles et des bourgeois du lieu, venus écouter leurs prêches et recevoir leur bénédiction : certains tenaient un atelier de tissage et Guilhelme Lombard se rappelle que, tout enfant, vers 1205, elle leur porta plusieurs bobines de fil de laine; les tisserands hérétiques lui donnaient des noix et lui enseignait le rite de l'adoration. Les Parfaits

se mêlaient à la vie quotidienne du village, s'adonnant aux travaux agricoles, ou commerce.

C'est à Fanjeaux que la sœur du Comte de Foix, Esclarmonde, reçut le consolament en 1204 des mains de Guilhabert de Castres, en présence du comte lui même, du troubadour Guilhem de Durfort, toute la noblesse du lieu était là : les Durfort, les Saint Michel, les Ferrand, les Mortier, les Got, les Picarel, les Assailit, les Maurel. C'est la puissance du catharisme à Fanjeaux qui détermina Dominique à s'y installer et à fonder Prouille.

La noblesse rurale lauragaise est pratiquement toute entière acquise à l'hérésie, c'est grâce à sa protection que le catharisme s'est implanté si profondément en Lauragais et y prospéra ; l'énorme majorité des puissants à la tête des seigneuries sont soit Parfaits, soit Croyants, soit sympathisants ; très rares sont ceux qui appuieront la Croisade et Simon de Montfort.

Les familles nobles s'allient entre elles et forment les lignages puis de vastes clans ; ainsi les Roqueville (Montgiscard) sont apparentés à l'illustre famille du Mas Saintes Puelles et ceux du Mas alliés à tout le gotha cathare du Lauragais, avec les Quiders, les Cucuroux, les Montserver, les Mirepoix-Pérelle, les Hunaud de Lanta, les Plaigne, les Congost, les Mazerolles. Puis ces grandes familles disparaissent à partir de 1250 environ ; les Croisés les ont chassés de leurs seigneuries, les bûchers ont atteint beaucoup de lignages dans leur chair ; ainsi dans le clan des Mirepoix-Pérelle, il y a trente trois Parfaits et Parfaites connus, dix ont été brûlés en l'espace de dix ans, dont huit femmes. Le clan éclate sous la pression des forces centrifuges, la défaite politique, les confiscations donc la perte ou la diminution des patrimoines, les exils en Lombardie, la restitution des dîmes à l'Eglise ; la baisse de la démographie au sein des familles cathares est aussi très frappante. Les survivants se rallient au roi en 1271 et prêtent serment de fidélité ; d'autres s'intègrent dans l'Eglise catholique et se font même dominicain, un Roqueville par exemple.

Le berceau des Roqueville - Montgiscard est une terre de quelques 3000 hectares environ autour du château du même nom (à 500 mètres au Sud de Montgiscard) comprenant les communes actuelles de Montgiscard, Donneville, Pouze, Belbèze, Ayguesvives, avec de vastes forêts comme celle de Pouze ; la famille est aussi seigneur ou coseigneur de Montgaillard, des Cassès, de Saint Félix (où existe encore une porte dénommée de Roqueville) et possède des maisons à Toulouse et à Baraigne ; cette richesse les fait figurer parmi la haute noblesse du Lauragais et admettre dans l'entourage intime du comte de Toulouse Raimon VII. Leur catharisme intransigeant les conduit à nouer des relations avec la haute hiérarchie hérétique de Toulouse, à jouer un rôle de premier plan dans

l'organisation de l'Eglise cathare après 1232, à séjourner fréquemment à Montségur, à rencontrer Guilhabert de Castres qu'ils escortent (mais ils se font payer) et qu'ils font coucher dans l'abbaye cistercienne de Boulbonne (près de Mazères) où ils avaient certainement des complicités. En 1211, les Roqueville, seigneurs des Cassès, donnent asile à une soixantaine de Parfaits dans leur château ; c'est l'époque du siège de Lavour et du massacre des Croisés à Montgey par les chevaliers du comte de Foix ; à Lavour, Simon de Montfort fait un immense bûcher avec 400 Parfaits ; ceux des Cassès (60 à 70) sont également brûlés, « avec une joie extrême » dit Pierre de Vaux de Cernay. La haute hiérarchie cathare se réfugie fréquemment au château de Montgiscard ; ainsi Bertrand de la Mothe (c'est le fils majeur de l'évêque Guilhabert de Castres) est à Montgiscard entre 1224 et 1226, en 1225 il est escorté par Estolt de Roqueville, de Montségur jusqu'aux Cassès. Bertrand Marty, le dernier évêque cathare de Toulouse est reçu à Montgiscard qui apparaît comme une base forte pour échapper aux espions du roi ou à l'inquisition. A plusieurs reprises, les Roqueville apparaissent sur le pog de Montségur, notamment en 1232, lorsque les évêques se réfugient dans la citadelle.

La figure ayant le plus grand relief est certainement l'aïeule Alazaïs de Roqueville, mère de six garçons ; elle est Parfaite et brûlée à une date mal précisée, vers 1242, à Toulouse ? Elle dirige une Maison à Montesquieu puis aux Cassès ; elle est l'archétype de la dame noble cathare de la fin du 12<sup>ème</sup> siècle - comme Blanche de Laurac ou Marquésia Unaud de Lanta - qui a joué un rôle particulièrement important dans la propagation de l'hérésie en Lauragais. Le fils aîné Estolt apparaît très souvent dans l'Histoire et dans le manuscrit 609 ; il escorte fréquemment les plus hautes personnalités hérétiques comme en 1229 à Saint Félix, où Guilhabert de Castres et huit Parfaits de haut rang sont rassemblés et pour les protéger on fait appel aux Roqueville qui les conduisent à Laurac, puis au Bézu, au fond des Corbières. Un autre frère, Raimon est en 1220 au siège de Castelnaudary et blessé, il reçoit le consolament ; on le retrouve, avec Bernard de Roqueville en Lombardie où ils se sont réfugiés ; l'épouse de Raimon est Parfaite et brûlée. Un autre Pierre Guillaume de Roqueville est condamné à la prison en 1246 ; Bec est condamné comme hérétique mais il s'enfuit ; Bernard habite Saint Paulet, devient Parfait en Lombardie, à Crémone. Dans le lignage, quatre femmes sont brûlées ; cependant en 1271, les survivants prêtent serment de fidélité au roi ; un Roqueville est cistercien à l'abbaye de Grandselve, un autre dominicain à Toulouse.

Les seigneurs de Baziège ont un profil très semblable à celui des Roqueville, ils apparaissent dans le registre des Inquisiteurs (manuscrit 609 - 1245-46) ; avant 1209, deux femmes de la famille, Saura et Ava, tiennent chacune une Maison à Baziège. Le seigneur « en » Baziège a épousé Saura dont il a deux garçons Pierre et Arnaud ; ce dernier reçoit le consolament à sa mort en 1238 à Avignonet ; sa

femme Austorgue est «emmurée » c'est à dire condamnée à la prison pour un temps indéterminé le 26 mars 1248. Dans la génération suivante, Pierre de Baziège et son épouse Mateude sont Croyants ; une fille, une autre Mateude épouse P. Estève, ils sont tous deux Croyants. A la troisième génération, Pierre de Gardouch, coseigneur de Montgaillard, est Parfait et consolé pendant le siège de Toulouse. A Baziège, à côté de la famille seigneuriale, seul un notaire de la vieille ville fortifiée est Croyant ; le catharisme est une religion élitiste.

Les paysans sont pénétrés eux aussi par le catharisme mais en fonction de la religion de leurs seigneurs, si le seigneur est croyant, ils le suivent dans le courant qui les porte vers l'hérésie. Un de ces paysans Lauragais est demeuré très célèbre ; il s'agit d'un humble, un bouvier ; « c'est un homme très modeste : il est bouvier chez les Auriol, au mas de Lasserre, à Odars, près de Lanta » ; de 1230 à 1243, il fait preuve d'un extraordinaire dévouement à l'égard des Parfaits et des Parfaites du Lantarès, notamment à l'égard de deux Parfaites originaires de Montauban, les sœurs Arnaude et Péronne de Lamothe. Leur mère, Parfaite elle même, les avait fait ordonner avant la Croisade, alors qu'elles n'étaient encore que des enfants ; réconciliées vers 1212 par l'évêque de Cahors, elles revinrent à l'hérésie vers 1224 et trouvèrent des protecteurs de marque en la personne de deux Croyants de Toulouse, Alaman de Rouaix et Pons Saquet. Vers 1230, elles quittèrent Toulouse pour se cacher en Lantarès, sur les domaines campagnards des Rouaix et des Saquet, et c'est à partir de cette époque que Guillaume Garnier les aide inlassablement à survivre et à déjouer les pièges de la répression. Il leur construit des cabanes, il leur dresse des tentes dans les bois, il les conduit de greniers en refuges souterrains ; vers 1234, Péronne meurt, Guillaume l'ensevelit de ses malins dans un bois et procure à Arnaude une nouvelle socia ( compagne) en la personne d'une croyante de Lanta, Jordane Noguier, qu'Arnaude ordonne elle même. Huit ou neuf ans d'errance encore pour la relapse et sa compagne ; Guillaume veille toujours sur elles, les conduit de cachette en cachette, les ravitaille, leur fait rencontrer d'autres Parfaits et Parfaites fugitifs, les fait visiter par des Croyants du pays, dont Alaman de Rouaix lui même. En 1243, Arnaude et sa nouvelle socia Guillelme Cayrol furent arrêtées dans un bois près de Sainte Foy d'Aigrefeuille, alors qu'elles vivaient sous la tente depuis trois semaines ; Guillelme fut brûlée, il est vraisemblable qu'Arnaude subit le même sort. Quoi qu'il en soit, Guillaume Garnier, lui, craignant sans doute pour sa personne, part pour Montségur, où on le retrouve sergent dans la garnison de Pierre Roger de Mirepoix ; on lui affecte une cabane ; il est là pendant tout le siège, et le 13 mars 1244, il demande à recevoir le consolament, ce qui le voue au bûcher qui sera dressé trois jours plus tard.

Un autre bouvier, un Parfait modèle, Guillaume Carrière, mais qui «craque ». Après Montségur, la hiérarchie hérétique s'est désintégrée au cours des dix ou douze années qui suivent le bûcher de 1244 ; cependant sur le terrain, la foi persiste, elle perdurera jusqu'en 1239. Tous les Parfaits n'ont pas disparu, ils vont toujours par deux, voyageant la nuit, trouvant toujours un guide pour leurs déplacements, un bois pour se cacher, une maison amie, à Verdun ou à Saint Félix ; certains sont contraints à l'exil en Lombardie où s'est reconstituée une Eglise de Toulouse. Ils sont une bonne soixantaine de Parfaits - les Parfaites sont beaucoup plus rares - qui exercent en Lauragais jusqu'à des dates qui varient entre 1250 et 1275. Voici Guillaume Carrière ; il est né à Montgey et est employé comme bouvier à Avelanet, près de Montgaillard (n'est ce pas plutôt Lavelanet près de Villefranche, aujourd'hui disparu ?) ; il est ordonné Parfait à Montségur par l'évêque Bernard Marty ; de 1246 à 1254, c'est un Parfait modèle qui exerce dans une petite région bien délimitée - Puginier, Roumens, Montgey, les Touzeilles, Dreuilhe, Verdun. En 1254, avec d'autres Parfaits il se cache sur les bords du Tenten (le ruisseau de Verdun) lorsque l'inquisition fait une descente à Verdun ; cinq femmes partent pour la Lombardie et viennent faire leurs adieux. Les cachettes de Guillaume Carrière nous sont très précisément connues ; une garrigue et un verger près de Montgey, un batut (c'est un bosquet piétiné par le bétail), un jardin potager à Dreuilhe, une bouzigue près de Verdun, les bois du Tenten et de l'Aiguebelle, surtout des bois de la Montagne Noire toujours aux environs de Verdun. Parfois des Croyants ouvrent leur porte pour une nuit, leur donnent de menus présents, un bol de miel, une botte de poireaux, des pains, une gourde de vin ou un panier de raisins. En mai 1254, Guillaume est vraisemblablement arrêté et craque très vite car il abjure et revient à la foi catholique ; lors de son premier interrogatoire, le 8 juin 1254, il a déjà abjuré car le procès verbal le donne comme «converti de la perverse erreur hérétique à la foi catholique ». La carrière de Parfait de Guillaume est terminée ; les Croyants cathares demeurent néanmoins nombreux dans le castrum de Verdun ; nous les retrouverons en 1305.

Le Lauragais hérétique, en 1209, est brutalement envahi par les Croisés venant de Carcassonne ; il devient une terre de feu et de sang.

